

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

II

AU PATINOIR

Alfred dormit à peine cette nuit-là. Sans cesse l'image de Marguerite se présentait à son esprit. Doué d'une nature ardente, peu commune dans ces climats, il se jetait à corps perdu dans sa passion, comme ces chevaux qui s'emballent à la moindre émotion. Il avait des moments d'enthousiasme où il se voyait heureux, ayant Marguerite au bras ; puis, par un revirement soudain, tout changeait du blanc au noir. Henri lui apparaissait comme un obstacle insurmontable. Henri était moins un ami qu'un camarade. Certainement, il l'avait invité à cette soirée moins par amitié que par orgueil, seulement pour faire étalage de ses amours. Nul doute qu'il avait surpris les regards échangés entre lui et Marguerite, et tout sentiment de camaraderie devait être changé à l'heure actuelle, en un sentiment de rivalité, sinon en une haine profonde. Puis il se demandait quels titres il pouvait avoir à l'amour de Marguerite. Ignoré, presque inconnu dans cette ville où il ne faisait que d'arriver, fils de modestes commerçants, que pouvait-il contre un rival appartenant à une des familles les plus considérables du pays et qui, dans ses projets, semblait avoir l'assentiment de tout le monde ? Tout le monde ? Non. Marguerite, certainement, s'était déclarée en sa faveur ; mais qu'est-ce que cela prouvait ? N'avait-elle pas cédé à un entraînement passager, à un caprice du moment ? Comme les plantes qui croissent trop vite, les sentiments trop hâtifs n'ont que des racines peu profondes. Le temps est nécessaire pour compléter leur croissance, et ce n'est que lorsqu'ils ont résisté longtemps au vent de l'adversité qu'on peut les considérer comme solides.

Ce n'était certes pas la première fois qu'il aimait. Quoique jeune encore, son cœur avait déjà frémi sous le doigt de l'amour ; mais ces émotions passagères avaient cédé à l'absence et à l'oubli. Il tremblait presque à la pensée qu'il pût en advenir autant de son amour pour Marguerite. Cela lui paraissait impossible, et cependant il avait peur devant les obstacles qu'il entrevoyait dans l'avenir.

Quand il descendit, le lendemain matin, pour ouvrir le magasin, sa mère remarqua le voile de tristesse répandu sur sa physionomie, et elle ne put s'empêcher de lui demander :

— Qu'as-tu, mon enfant, tu paraiss triste ?

Alfred fut sur le point de tout lui avouer ; il sentait que cet aveu lui eût déchargé le cœur, mais une secrète pudeur le retint ; il y a des choses que l'on n'avoue à personne, pas même à sa mère. Il se contenta donc de répondre :

— Oh ! mère, ce n'est rien ; je suis un peu fatigué... cette soirée...

— Pourquoi n'es-tu pas resté au lit plus longtemps ?

— Oh ! ce n'est rien ; le mouvement, l'activité, au contraire, me feront du bien.

Et, tout en disant cela, il se mit à enlever les panneaux de la devanture, et à mesure qu'il les enlevait des faisceaux de lumière blafarde s'allongeaient languissamment par les carreaux couverts d'une épaisse gelée, comme des verres dépolis à travers les espaces vides du magasin, s'étalant sur les rayons et laissant à peine flotter une ligne d'ombre dans les recoins. Dans cette lumière pâle du matin, le magasin avait un aspect triste, et pourtant il y régnait de l'ordre, de la propreté, voire même une certaine élégance. Des piles d'étoffes s'étaient au milieu sur des tables, mariant leurs

couleurs d'une manière très agréable à l'œil ; sur les rayons s'étagaient des boîtes multicolores et de toutes formes, pleines d'articles de mercerie ; dans les vitrines, sur les comptoirs brillaient toute une foule de bibelots et de rubans ; les parfums dormaient dans leurs fioles de cristal à la tête enrubannée, couchées mollement sur un lit de coton blanc. La devanture elle-même ne manquait pas d'attrait et les passants s'y arrêtaient.

Pendant qu'Alfred procédait ainsi à la toilette matinale du magasin, sa mère, madame Rosewood, était retournée à sa maison, située en arrière au fond d'une cour et communiquant avec le magasin par une sorte de galerie ouverte qui longeait le mur. C'était une maison modeste, mais confortable, avec même un certain cachet d'élégance. C'était un vrai nid, moelleux, bien capitonné, où s'abritait le bonheur des trois êtres les plus unis au monde.

M. et Mme Rosewood formaient un ménage modèle. Depuis vingt-cinq ans environ qu'ils étaient mariés, la bonne harmonie de leur union n'avait jamais été troublée. Lui était grand, fort ; une de ces physionomies à la fois calmes et puissantes, pleines de sympathie ; elle, un peu moins grande, avec sa peau blanche, ses cheveux abondants, bien conservée et portant gaillardement ses quarante-cinq ans sonnés. En dehors de leur affection mutuelle, ils n'avaient qu'un amour, qu'une passion : leur fils Alfred. Leur fils ? Non. Alfred n'était qu'un enfant adoptif. Ils l'avaient recueilli tout petit et l'avaient élevé. Mais s'il eût été véritablement leur fils, ils n'eussent pas pu l'aimer davantage, et ce secret ils le gardaient bien pour eux, craignant que sa révélation ne diminuât leur affection. Alfred n'en avait nul soupçon, et il eût été très surpris si on lui eût dévoilé la vérité.

— Je ne sais ce qu'a Alfred aujourd'hui, dit Mme Rosewood à son mari ; mais il a l'air un peu triste.

— Ah ! bah ! femme, tu te fais toujours des chimères. Alfred se sera sans doute fatigué un peu, hier soir. Pourquoi ne lui as-tu pas dit de rester plus longtemps au lit ; je serais allé au magasin à sa place.

— Je le lui ai dit, mais il n'a pas voulu m'écouter. D'ailleurs, veux-tu que je te l'avoue ? Je soupçonne fort autre chose que de la fatigue.

— Tu m'épouvantes, parle ; penses-tu qu'il sache le secret de sa naissance ?

— Mais non, pas du tout. C'est toujours là ton cauchemar ; et quand bien même, il le saurait, je suis certaine que si cela amenait quelque changement dans son affection pour nous, ce ne serait que pour l'augmenter encore.

— Tu as raison, sans doute, mais il vaut mieux qu'il ne le sache pas. Que voulais-tu dire ?

— Alfred doit être amoureux.

M. Rosewood partit d'un grand éclat de rire.

— Il n'y a rien de bien terrible là-dedans, ma chère femme. Alfred est un grand jeune homme, et tu n'espères pas sans doute le garder toujours autour de tes jupes, comme un petit garçon.

— Oh ! non, au contraire, je serais très contente de le voir marié. Ce serait charmant ; des petits enfants à dorloter et à caliner.

— Alors, que trouves-tu donc à redire ?

— Rien, si ce n'est que notre garçon paraît triste, et s'il est triste, c'est qu'il aime sans retour ou qu'il voit des obstacles insurmontables à son amour.

— Suppositions que tout cela ; mais nous en aurons le cœur net plus tard.

— Oui, avant longtemps, ajouta Mme Rosewood pour terminer l'entretien.

L'hiver, cette année-là, avait été très précoce. Dès les premiers jours de décembre, avant l'époque ordinaire, la navigation avait été interrompue, et des navires se trouvaient pris, avec leurs gargaisons, dans les glaces. Le port n'était plus qu'une plaine solide sur laquelle hommes et chevaux circulaient à qui mieux mieux. Partout la neige s'étendait en longues traînées dans les rues, et partout ce n'était que traîneaux aux clochettes tintinabulantes, emportant des personnes enveloppées dans de chaudes fourrures. La fumée sortait des naseaux des chevaux ; les passants, un bonnet de fourrure enfoncé jusqu'aux oreilles, les pieds dans de hauts brodequins de caoutchouc, s'en allaient trébuchant dans la neige. C'est le

spectacle habituel de cette saison de l'année. Cependant, malgré la rigueur du climat, la rue est encore très animée, et la vie se concentre moins dans l'intérieur des maisons qu'on serait tenté de le croire. Les bals de quelque importance sont fort peu nombreux ; il n'est pas question de théâtres. A part quelques soirées plus ou moins intimes, les plaisirs mondains se réduisent donc au traîneau et au patinage.

Un soir, à table, comme Alfred parlait d'aller au patinoir Mme Rosewood lui demanda s'il ne voulait pas l'y mener.

— Certainement, maman, répondit Alfred.

Et ils partirent, bras dessus bras dessous, en courant par les rues désertes et sombres.

Le patinoir est un vaste bâtiment situé sur l'une des rues principales de la ville. A l'extérieur on dirait une prison ou une caserne, avec ses murs sombres et ses fenêtres grillées s'ouvrant très haut, presque sous la toiture. L'intérieur a les allures d'une nef d'église, surtout si l'on observe la charpente ornée, sur chacune de ses poutres, de curieux pendentifs en bois découpé. Un bassin couvert de glace pour les patineurs et tout le long des murs un passage pour la circulation des spectateurs, bordé d'une balustrade, telle est la disposition de cette salle.

Alfred et sa mère ne donnaient qu'un œil distrait à toutes ces choses qu'ils connaissaient depuis longtemps.

Tandis qu'ils s'avançaient ainsi dans le pourtour, ils jetaient un regard sur le défilé des patineurs. Des couples se tenant par la main, glissaient doucement sur la glace avec de gracieuses inclinaisons de tout le corps ; parfois on eût dit qu'ils allaient tomber, mais bientôt ils se redressaient et fuyaient encore plus rapidement, comme l'oiseau qui, après quelques oscillations, se redresse tout à coup et s'enfuit à tire d'ailes.

Pour quelques-uns, patiner semblait aussi naturel que pour une hirondelle raser la surface limpide d'un lac ; une longue habitude leur avait enlevé toute crainte des faux pas, et les couples heureux devisaient et s'envoyaient des sourires, absolument comme s'ils eussent été sur le parquet d'un salon. D'autres, se tenant par les deux mains, organisaient des danses fantastiques. Quelques jeunes gens, beaucoup de petits garçons surtout, s'en allaient seuls au gré de leur fantaisie esquissant çà et là des pas de danses, se faufilant entre les couples, les croisant et les recroisant, glissant sur la pointe ou sur le talon du patin, faisant un brusque détour, une pirouette au risque de tomber cent fois.

Plus prudentes, de grandes filles allaient toutes seules, mélancoliquement. Tout, dans la sévérité de leurs traits et dans l'indolence de leur démarche indiquait clairement que tel exercice n'était pas par lui-même un très grand plaisir, et qu'il y manquait quelque chose ou du moins quelqu'un, et si parfois un jeune homme venait à leur offrir son bras, leur physionomie s'éclairait soudain d'un rayonnement de joie, la taille se redressait et le pied plus agile reprenait son élan. On se montrait surtout au centre, un couple qui valsait admirablement, à la mesure de l'orchestre installé sur une petite galerie supérieure, comme un nid d'hirondelles sous le rebord d'un toit.

Tout à coup, Alfred enleva son chapeau avec une légère inclinaison de tête.

— Qui salue-tu comme cela ? fit sa mère.

— Henri, répondit-il.

— Henri Spierling !

— Oui, ma mère.

— Et qui est donc cette demoiselle à son bras.

— Mlle Marguerite Spencer.

— Ah ! vraiment ; où et quand as-tu fait sa connaissance ?

— Il y a quelques jours, tu sais bien, quand je suis allé en soirée chez Henri.

— Ah ! cachottier, tu ne m'avais pas dit cela !

Louis J. Tessier

A suivre